

Michaud, Ginette, « "Moi le voyageur inconnu..." Les Amériques intérieures de Pierre Nepveu », dans Marie-Andrée Beaudet et Karim Larose (dir.), *Le marcheur des Amériques. Mélanges offerts à Pierre Nepveu*, Montréal, Université de Montréal, Département des littératures de langue française, coll. « Paragraphes », no 29, 2010, p. 15-37.

« *Moi le voyageur inconnu...* »
Les Amériques intérieures de Pierre Nepveu

Ginette Michaud
Université de Montréal

*et toujours plus friable
dans ses montagnes de pensée,
j'écoutais là-haut
se casser les feuilles*

Pierre
Nepveu,
*Lignes
aériennes*¹

*Le poème, ce n'est jamais la réalité, c'est le réel. Réel de l'esprit et réel
du monde. Un saisissement, une possession pensée...*

Gaston
Miron²

Quand je pense à l'œuvre de Pierre Nepveu, il m'est impossible de séparer le poète du penseur, et de retenir un seul de ses ouvrages. De tous ses livres, deux surtout ont laissé en moi une empreinte profonde qui redevient sensible dès que je les parcours à nouveau : *Intérieurs du Nouveau Monde* (1998) et *Lignes aériennes* (2002). Ces deux recueils portent les mêmes questions, les mêmes

¹ Pierre Nepveu, *Lignes aériennes*, Montréal, Éditions du Noroît, 2002, p. 12. Les références à ce recueil seront désormais indiquées par le sigle LA, suivi de la page.

² Gaston Miron, « Note (à développer), papiers de 1961-1965 », dans Gaston Miron, Jean Larose, André Major et Jacques Brault, « Gaston Miron par lui-même », *Liberté*, vol. 39, n° 5, octobre 1997, p. 49, note 10 ; cité par Laurent Mailhot, « Événements : de la poésie québécoise », *Voix et images*, vol. 24, n° 2, hiver 1999, p. 258.

inquiétudes et espoirs, ils présentent surtout une certaine parenté esthétique et une tonalité commune dans le recours à la fiction et au témoignage, enjeu très important de l'écriture de Pierre Nepveu. J'ai rouvert récemment ces deux livres en vue de ce texte. J'étais alors à faire pour la première fois un tour de l'Espagne arabo-juive-andalouse, traversant le désert de la Sierra Nevada où l'on a tourné tant de *westerns*, et j'éprouvais une impression étrange d'ubiquité tant ce paysage paraissait américain, semblable à celui du grand Canyon et du désert de l'Arizona. Durant les trajets en autobus et en train, déplacement dans le déplacement de ma lecture en mouvement, je lisais *Intérieurs du Nouveau monde* – « [...] le Nouveau Monde aura été, dans l'histoire de l'Occident et principalement de l'Europe, une extraordinaire aventure de la subjectivité moderne : déracinement, décentrement, épreuve du tout autre, utopie du recommencement. [...] *America* : générosité dangereuse, totalité trompeuse, écho immense, sans contenu. On a quitté les terrains balisés, connus, et on se retrouve comme avant le sens, avant la moindre "intérieure différence"³ » –, et ces lignes trouvaient dans ce paysage, ce vide du désert, un sens nouveau, une traduction inattendue de la « Brèche béante » évoquée par Emily Dickinson, de cette « *ouverture* » américaine, fascinante et affolante à la fois⁴. Je me disais qu'aucun livre n'aurait pu être mieux accordé au paysage aride et âpre que j'avais sous les yeux, et mieux réfléchir, comme en abyme, la grande, l'obsédante question qui traverse tous les essais de Pierre Nepveu, et ses poèmes aussi : comment habiter

³ Pierre Nepveu, *Intérieurs du Nouveau Monde. Essais sur les littératures du Québec et des Amériques*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1998, p. 75-76. Les références à cet ouvrage seront désormais indiquées par le sigle *INM*, suivi de la page.

⁴ De manière très juste, Pierre Nepveu relie ce vide à l'expérience de *l'Il y a*, au « phénomène de l'être impersonnel », celui de Levinas plutôt que celui de Heidegger. Il cite alors deux passages, l'un d'*Éthique et infini*, l'autre de *Le temps et l'autre* : « Pour lui [Levinas], le "il y a" est "quelque chose qui ressemble à ce que l'on entend quand on approche un coquillage vide de l'oreille, comme si le vide était plein". C'est "l'exister sans existant", "l'absence de toutes choses [qui] retourne une présence : comme le lieu où tout a sombré, comme une densité d'atmosphère, comme une plénitude du vide ou comme le murmure du silence". » (*INM*, 75-76)

le nouveau monde, comment lui donner une intériorité⁵ ? Or ce voyage dans l'« ancien » monde européen, celui des *conquistadores* espagnols qui marquèrent si profondément l'Amérique, me montrait qu'il n'était pas plus donné d'habiter ce désert-là que l'autre : ce monde était lui aussi vide, ou vacant, en tout cas dans certaines de ses parties intérieures, là aussi le dedans s'ouvrait sur un dehors irréductible à toute saisie, là aussi un espace d'absence venait de l'intérieur retourner cet intérieur pour le rendre inhabitable... Lire, relire ce livre *dans* ce paysage *western et* européen fut ainsi une expérience des plus dépaysantes, *unheimlich* même. Mais où étais-je donc ?, me demandais-je sans arrêt, l'« Europe » et l'« Amérique » se palimpsestaient l'une l'autre, se rapprochant jusqu'à se toucher presque, tout comme quelques semaines auparavant quand, longeant les belles façades intactes du XVII^e siècle à Amsterdam, rêvant devant les intérieurs hollandais du Siècle d'Or qui nous laissent si magnifiquement sur le seuil d'un monde sans qu'on en pénètre jamais l'intériorité justement, je ne cessais d'avoir des visions de New York et de la côte Est américaine, de ses fondateurs et *settlers* amstellodamois, si près des *Puritans* de la Nouvelle-Angleterre...

Ainsi, même si j'avais pensé me retrouver en territoire familier avec ces livres de Pierre que je croyais connaître, ce fut une

⁵ On aura reconnu le fil rouge de ce livre d'essais (mais aussi de ses recueils de poèmes et des romans de Pierre Nepveu), le plus accompli de son œuvre : « [...] au-delà des découvertes et des conquêtes, malgré la vision héroïque et exaltée que l'on a donnée trop souvent de l'expérience américaine [...], comment la subjectivité se donne-t-elle un lieu et élabore-t-elle une culture ? » (*INM*, 27) Comme le voit bien Janet M. Paterson (parmi d'autres critiques qui ont salué ce livre comme un événement renouvelant notre perception de l'Amérique) : « Au-delà de toute l'érudition et de la finesse analytique qui caractérisent cet ouvrage, c'est incontestablement cette méditation sur le développement d'une véritable pensée intellectuelle et critique qui fait des *Intérieurs du Nouveau Monde* un espace de pensée inédit et éblouissant de lecture et de réflexion. » (« *Intérieurs du Nouveau Monde* », *University of Toronto Quaterly*, vol. 61, n° 1, hiver 1999, p. 431.) Le mot « méditation » vaut en effet d'être souligné, car il porte l'essentiel.

tout autre expérience qui se produisit, une impression d'étrangeté aiguillant ma lecture dans une autre voie et venant me prendre par surprise. Car en rouvrant ces livres, j'avais d'abord été frappée par les dédicaces que Pierre y avait inscrites et qui les reliaient encore en soulignant toutes deux la question si importante du voyage. Dans l'un, de sa haute écriture régulière et pourtant démesurée, hachurée et liée, étonnante par l'impression qu'elle laissait non pas *sur* mais *dans* le papier – j'ai toujours été amusée par ce détail de Pierre, écrivain raffiné qui se contentait pourtant obstinément des increvables stylos BIC bleus que nous octroyait dans ses temps de largesse l'Université : il appuyait d'ailleurs si fort sur l'instrument sans grâce que la trace passait le papier et que les feuilles, fébriles sous ses mains, se mettaient à onduler, à s'animer, à rouler comme des vagues, retournant à une de leurs vies primitives, rouleaux et papyrus –, il avait écrit ces mots, les apposant au titre *Intérieurs du Nouveau Monde* : « ce petit non-voyage en pays américains » ; dans l'autre, il parlait de ses *Lignes aériennes* en les qualifiant de « petite exploration d'un improbable lieu ».

« Non-voyage », « improbable lieu », « exploration » : ces expressions, qui interrogent le sol même – sol qui n'est pas moins « géodésique⁶ » que psychique et mémoriel chez lui –, en soulignent d'entrée de jeu la précarité, la déstabilisation – seul fondement, paradoxalement, de la pensée vraie. Elles traduisent aussi plusieurs traits de la pensée de Pierre : sa modestie (« petit non-voyage », « petite exploration », alors qu'il s'agit d'une expérience de traversée littéraire proprement fabuleuse et d'une amplitude pour tout dire unique par sa prise en compte de *toutes* les Amériques) ; son rapport à une certaine négativité, toujours perçue mais aussi toujours combattue chez lui⁷

⁶ J'emprunte le mot à Thierry Bissonnette dans sa recension de *Lignes aériennes* (« *Lignes aériennes* », *Nuit blanche*, n°90, printemps 2003, p. 18).

⁷ Si j'oubliais qu'il lira ces lignes, j'irais jusqu'à penser qu'il en va ici d'un rapport très intime, lié à son nom même. Ce « ne-veut » dans « Nepveu », surtout accolé à « Pierre », le prénom de la solidité et du fondement (« Pierre, sur cette pierre... »), comment ne pas y entendre l'expression d'un refus, d'une négativité, à leur tour refusées par Pierre ? Je me suis souvent demandée ce que, lui, lecteur si fin, lisait dans son patronyme, comment il en héritait (en fils... ou en neveu), comment il retournait l'amorce de cette phrase en appel et affirmation joyeuse (« Pierre ne veut... » : « oui,

(« non-voyage ») ; sa revendication d'une grandeur autre que la souveraine et d'autres valeurs, qui passent par le peu et la ténuité, le presque-rien et la fragilité, traces vouées à la disparition et néanmoins résistantes ; sa disposition méditative, voire mélancolique, et peut-être même mystique (mais il refuserait sans doute cette formulation hâtive), qui l'enjoint à se méfier du voyage-mouvement, de son agitation découvriante⁸ (« non-voyage ») : cela dit bien aussi la leçon de Rimbaud, « On ne part pas », et combien la préférence de Pierre se tient aux antipodes du lieu commun du « voyage » : le sien sera immobile (« Les poètes sont les meilleurs des voyageurs immobiles » (*INM*, 349), écrit-il en connaissance de cause) et pourtant pas moins vertigineux, dans la stase ou la station, voire dans l'ex-tase qui fond sur le sujet et le fait sortir de lui-même, le laissant visité du dehors, brûlé par une présence inconnue de lui. Dans ces dédicaces, on peut également déceler l'étonnement, l'accueil, l'hospitalité⁹ quant à ce qui vient au

Pierre veut ! »). Je laisse là cette interprétation indiscreète : je sais la douce ironie qu'il oppose toujours à mes interprétations psychanalytiques « sauvages » ! Mais je reviendrai à cette question de la négativité plus loin.

⁸ Non point conquêtes et découvertes – stéréotype idéologique de l'Amérique « des grands espaces, de la nature vierge, des épreuves viriles, de la conquête, de l'exubérance quelque peu naïve dans son optimisme de commande » –, mais « épreuve du néant, du vide, de la pauvreté, du dénuement, de l'absence » (Robert Major, « L'invitation au voyage », *Voix et images*, vol. 23, n° 3, printemps 1998, p. 587, 589) : la réflexion de Pierre Nepveu relèverait à cet égard d'un véritable travail de deuil, opposant à ce récit faux (comme tout récit des origines) des « *wild spaces* » une autre mémoire, intérieure et introspective, à la fois douloureuse et jouissante, « une expérience de l'être [éprouvée] à la fois comme manque et comme intensité suprême » (*INM*, 15). Car comme il l'écrit, « les Anciens Européens auraient raté l'aventure du Nouveau Monde, ils n'auraient pas répondu à son ouverture, et il découlerait de cet échec une souffrance grave, voire mortelle » (*INM*, 253). C'est cette blessure de pensée, liée à la naissance même de l'Amérique, qu'il s'agit toujours, aujourd'hui encore, de penser.

⁹ Dans ses *Lectures critiques*, Pierre Nepveu insiste sur cette qualité, essentielle à la relation critique. Dans son compte rendu du recueil, Rosalie Lessard observe que, dans sa sélection des textes retenus dans ce recueil, il en a écarté quelques-uns, très peu : tous ceux où il avait émis des commentaires plus sévères ou désobligeants – signe de sa politesse, de sa courtoisie, de son peu de goût pour la polémique (voir Rosalie Lessard, « Pierre Nepveu, *La poésie immédiate. Lectures critiques* », *Globe*, vol. 12, n° 1, 2009, p. 197).

tournant, quand on ne l'attend pas, qui surgit en un « improbable lieu » : autant dire qu'on ne saura jamais *prouver* cette évidence, ce qui est arrivé là, *si* même il est arrivé là quelque chose qui fasse événement autrement que de manière fictive – ce qui revient à accorder à la feinte de la fiction sa dimension la plus élevée, on ne s'y trompera pas, et les ouvertures admirables d'*Intérieurs du Nouveau Monde* et de *Lignes aériennes* le disent fortement, alors que Pierre mêle sa voix de manière indéfinissable à celle du témoin arpenteur (mais aussi à celles de tous les « expropriés » de Mirabel, notamment et surtout celle de la femme de ménage dans l'aéroport vide) ou encore à celle du narrateur-personnage (c'est « lui », et pourtant pas tout à fait « lui ») qui donne son point de départ au récit autobiographique avec la rencontre de Ron Kovic à un bout de l'Amérique, sur la côte californienne, et qui se clôt sur l'émouvante « Lettre d'adieu » à Terezita de Jesús, la mère de ses deux filles adoptées, à l'extrémité d'une autre Amérique, la sud-américaine, à São Paulo, donnant ainsi à ces essais toute leur densité, leur pesée de pensée la plus grave, la plus réelle¹⁰.

Non-voyage, donc, mais en un sens très singulier. Et ce n'est certes pas un hasard si Pierre salue si souvent dans ses « Lectures critiques » (c'est ainsi qu'il nomme les chroniques qu'il signe dans le magazine culturel *Spirale* quand il les a rassemblées en recueil) les poètes voyageurs, tels Serge Patrice Thibodeau ou Pierre Morency dont l'attention au « tout près » est moins proximité et accueil au sens courant que « rapport à l'ailleurs » (*P*, 18) encore, comme chez Emily Dickinson par exemple, que Pierre, avec Jacques Brault, Robert et Charlotte Melançon, a su lire comme nul autre, je serais tentée de dire comme Personne (elle qui écrit, dit-il, « à partir du Petit et du Rien, du

¹⁰ Le recueil *La poésie immédiate* va dans le même sens, Pierre Nepveu choisissant de terminer le livre par le texte consacré à Marie Uguay, dans lequel il inscrit pour mémoire le récit d'une rencontre unique et ratée avec elle – « “Je ne suis pas naïve, tu sais”, me dit-elle en me fixant droit dans les yeux de son regard clair, perçant et sourdement meurtri » (*La poésie immédiate. Lectures critiques 1985-2005*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Nouveaux essais *Spirale* », 2008, p. 252-253. Les références à cet ouvrage seront désormais indiquées par le sigle *P*, suivi de la page.) –, scène qui lui reste douloureuse et dont il tient à témoigner : le *punctum* réel en quelque sorte du livre.

point de vue de Personne » [INM, 76]). Je pense bien entendu à ces deux vers qui ont inspiré Roch Plante pour un de ses trophoux : « *Are you nobody too*¹¹? » (je reviendrai à Emily plus loin et au cœur de la poésie qu'elle porte dans chacune de ses magnifiques et magnifiantes, sublimantes, hautes capitales, ses « grands mots si simples et si nobles, avec leurs majuscules archaïques, dans leurs petits vers saccadés » [INM, 59]).

Laurent Mailhot avait raison de lire dans *Intérieurs du Nouveau Monde*, au-delà de la réflexion sur l'américanité, « une histoire en profondeur de la poésie québécoise¹² ». Pierre Nepveu s'accorde avec ce jugement puisqu'il dira plus tard dans un entretien où il trace son « Autoportrait en poète infidèle » (une formulation qu'on trouverait un peu curieuse s'il n'y insistait lui-même) :

Je crois d'ailleurs que c'est comme des poètes que j'aborde même les écrivains qui ne le sont pas à strictement parler, tels Marie de l'Incarnation ou Cioran. Pour moi qui ai souvent été infidèle à la poésie, et qui n'ai pu la retrouver qu'au terme de longs éloignements, ce sont les autres poètes qui ont nourri la flamme du foyer et qui ont permis que je rentre chez moi. En écrivant sur d'autres poètes, d'autres écrivains, il m'a parfois semblé que je ne reviendrais jamais et que c'est une part de moi-même que je trahissais. Et pourtant, je crois bien que ce n'était qu'une forme détournée de fidélité : avec le temps, je sens mieux aujourd'hui combien les autres poètes, quand ils nous touchent, sont autant d'échos de nous-mêmes. Si étonnants soient-ils, si imprévisibles, ils nous procurent une *reconnaissance*, un mot où je veux entendre à la fois une exploration, un écho familier et aussi une gratitude, car aux

¹¹ Le titre du trophoux de Roch Plante est « *Emily nobody too* ». C'est ainsi qu'Emily Dickinson est entrée dans *ma* maison.

¹² Laurent Mailhot, « Événements : de la poésie québécoise », *loc. cit.*, p. 259.

autres poètes qui nous ont atteints et accompagnés, on ne peut jamais dire que *merci*¹³.

Cette manière de réfléchir en poète est présente dans tout ce qu'il écrit, même au sujet d'écrivains qui ne le sont pas ou de sujets, comme le « désastre d'amnésie¹⁴ » qu'est l'aéroport déserté de Mirabel, qui n'ont rien en soi de particulièrement poétique, mais qui, sous son regard, vont le devenir, poétiques, et accéder aussi du coup, comme c'est le cas dans *Lignes aériennes*, au politique au sens que Jacques Brault¹⁵ donne à ce mot et qui soutient si profondément la poétique de Nepveu, fors toute prise de position explicitement « engagée¹⁶ ».

¹³ Pierre Nepveu, « Autoportrait en poète infidèle », *Lettres québécoises*, n° 117, printemps 2005, p. 7. C'est Pierre Nepveu qui souligne.

¹⁴ Selon l'expression de Jean-François Bourgeault dans « Le monument des futurs passés », *Cahiers littéraires Contre-jour*, n° 1, printemps 2003, p. 138.

¹⁵ Jacques Brault, « Gaston Miron par lui-même », *loc. cit.*, p. 53. « La politique n'y [dans *L'homme rapaillé*] est pas un corps étranger, surtout pas un programme, mais un dialogue vif entre l'intime et le collectif. » Cette relation dialectique « empêche que le politique dicte au poétique sa ligne de conduite et que le poétique rende inopérant le politique » ; cité par Laurent Mailhot, « Événements : de la poésie québécoise », *loc. cit.*, p. 259 et note 39.

¹⁶ Dans le mémoire de maîtrise qu'il consacre à *Lignes aériennes*, Antoine Drolet note ce changement de ton qui a pu en surprendre quelques-uns : « À l'exception peut-être de certains poèmes de *Romans-fleuves*, recueil publié en 1997, Pierre Nepveu avait peu habitué ses lecteurs de fiction à des prises de position explicitement politiques. Certes, ses activités de critique littéraire et d'essayiste l'ont souvent amené à se prononcer sur divers sujets liés à la littérature ou à l'Histoire en général, mais Pierre Nepveu a toujours su se faire discret, ou du moins paraître plus effacé que certaines voix plus fortes du milieu littéraire comme Gaston Miron ou Victor Lévy-Beaulieu. » Mais le sens politique de son geste dans *Lignes aériennes* réside moins dans la prise de position que dans la manière même par laquelle Pierre Nepveu unit sa voix aux autres voix du recueil : « Voilà ce qui fait de *Lignes aériennes* un ouvrage si peu commun, un ouvrage à mi-chemin entre la prose et le vers, entre le narratif et le poétique. Aucun témoignage ne semble prendre le dessus sur un autre, chaque discours, dans toute la singularité qui le compose, s'inscrit dans un grand récit, et c'est ce récit qui en vient à créer l'événement. Ainsi, Pierre Nepveu emprunte avec ce recueil une voie politique, mais il le fait en tant que membre d'une communauté de dénonciation, une communauté dont il fait partie au même titre que les personnages fictifs. » (Antoine Drolet, *Phénoménologie de l'événement dans Lignes aériennes de Pierre Nepveu*, mémoire de maîtrise, Département des littératures, Université Laval, 2008, p. 103, 104-105.) On

(J'ouvre ici une parenthèse pour dire un mot de la réception critique du travail de Pierre Nepveu, évalué en des termes on ne peut plus diamétralement opposés de chaque côté des « deux solitudes », car cette différence éclaire cette question du politique dans le travail du critique et poète, laquelle, sans être absente de ses préoccupations, tant s'en faut (on n'aurait qu'à penser à cet égard à la riche réflexion menée, entre autres aspects identitaires, autour de la « question juive¹⁷ »), se

pourrait en ce sens parler d'un geste mironien (Claude Beausoleil a fait lui aussi ce rapprochement : « Il y a une conscience sociale dans cette décision et pas si éloignée de celle de Gaston Miron dans ses références identitaires aux lieux, aux plantes, aux oiseaux comme aux événements. » [Claude Beausoleil, « Retour à Mirabel », *La Presse*, 17 novembre 2002, p. F6.] Mais c'est sans doute dans une de ses lectures critiques que Pierre Nepveu marque lui-même le plus nettement, mais de façon indirecte, en parlant d'un autre (le poète Mario Luzi), la ligne qu'il aura longtemps hésité à franchir quant au politique : « Je ne peux éviter de songer ici au poème bouleversant de Mario Luzi, "Près de Bisenzio", dans *L'incessante origine*, où le poète se voit directement interpellé par des militants qui lui reprochent de ne pas être de leur lutte. Injonction grave, terrorisante, et pourtant repoussée par Luzi au nom d'une autre présence, aussi exigeante mais intérieure, à la réalité de l'époque. » (*P*, 94) Le mot « terrorisant » est ici très révélateur : on pense aussi à *La Terreur dans les Lettres* de Paulhan...

¹⁷ Oserai-je cependant dire qu'un certain manque d'assurance, voire un malaise (et comment pourrait-il en être autrement tant cette question est complexe et nous demeure peut-être, en dépit de toutes les bonnes intentions du monde, inaccessible), se fait parfois sentir dans certains rapprochements entre la situation des Juifs et celle des Canadiens français ? En témoigne ce passage où, parlant du projet poétique de A. M. Klein, Pierre Nepveu dépeint, avec une pointe d'exaltation rare chez lui, Montréal « comme la ville-mère, où la mémoire hébraïque et yiddish, grecque et latine, vient s'incarner dans une ultime naissance et une nouvelle langue » : « Au terme de ce voyage en poésie, juste avant les traductions de l'hébreu et du yiddish réalisées par Klein surtout à partir de 1940, c'est donc le Québec et Montréal qui surgissent, comme si après les progroms et surtout l'Holocauste, et malgré l'apparition tant souhaitée d'Israël, Klein devait prendre acte du lieu où il a toujours habité, comme s'il devait donner vie à ces éternels survivants, ces Canadiens français des débuts du duplessisme, habitants de la cité de Camilien Houde, porteurs de leur propre tradition, eux-mêmes déchirés entre l'archaïsme et la modernité, le tribal et l'individualisme capitaliste. » (*P*, 149.) Le court-circuit dans la phrase concernant « ces éternels survivants » (désignation où l'on attendrait davantage les Juifs que les Canadiens français) lève en moi une certaine gêne, comme si ce rapport, quelque peu forcé, n'était pas parfaitement ajusté, à sa place justement. Même gêne devant ce rapprochement, encore trop intempestif et trop léger, comme en passant, dans *Intérieurs du Nouveau Monde* cette fois, au sujet de

manifeste de manière assez discrète (jusqu'à *Lignes aériennes*, tout au moins) et a pu prêter à quelque malentendu tant chez les critiques francophones (la notion de « littérature post-qubécoise¹⁸ », défendue dans *L'écologie du réel*, n'a pas toujours été la proposition la plus limpide, nonobstant son désir d'ouverture aux littératures de la francophonie) qu'anglophones, et cela, pour des raisons différentes évidemment, comme c'est toujours le cas avec les « deux solitudes ». Ainsi, si du côté de ses pairs, *L'écologie du réel* mais encore davantage *Intérieurs du Nouveau Monde* ont été reçus à juste titre comme des ouvrages relisant en profondeur la tradition littéraire et en transformant l'interprétation, du côté anglophone, la relecture du canon littéraire opérée par Pierre Nepveu sera qualifiée de « *revisionist readings* », selon l'expression de Sherry Simon (« *revisionist* » : le mot en français

la lettre infamante d'Hester : « Il fallait que Hester soit condamnée à porter au milieu de la poitrine un A cousu sur ses vêtements, comme les juifs avec leur étoile jaune [...] » (*INM*, 51) : « comme » ?

¹⁸ « Post-qubécoise », au sens de « post-nationale », bien sûr. Dans leur *Histoire de la littérature québécoise*, les auteurs relèvent que cette notion (et son exemple « le plus patent », l'« écriture migrante ») « apparaît souvent, au moins implicitement, comme une sortie, un dépassement de la littérature nationale considérée comme une littérature nationaliste [...] » (Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, avec la collaboration de Martine-Emmanuelle Lapointe, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2007, p. 561). Pierre Nepveu reste ici un peu en chemin : sans renoncer à cette littérature « post-nationale » (il tient à donner une autre mesure, un autre contexte que la « nation » ou le territoire à la littérature québécoise), il est aussi assez vite conscient des limites de l'« écriture migrante » : « N'y a-t-il pas un danger, ici, souligne-t-il, de décrire des processus impersonnels, globaux, qui ne tiennent pas assez compte de ce qui se passe dans les sujets concrets ? » (cité dans *Ibid.*, p. 567). « Ici », « sujets concrets » : tout le projet de Pierre Nepveu tient d'une certaine façon à ce désir de donner chair, *incarnation* à cette localité, c'est-à-dire à cette rencontre d'un lieu et d'un corps, d'une sensibilité, d'une singularité. Ce passage le dit mieux : « [...] comme si ce lieu s'avavançait vers moi dans sa fragilité et sa mortalité mêmes. Et aussi, dans sa lumière. / [...] Que voulons-nous dire par là ? Je crois que ce que nous appelons la lumière ou la luminosité d'un lieu qualifie par-dessus tout la rencontre de notre subjectivité avec un espace particulier. » (Pierre, Nepveu, « Retour à Mirabel ou l'émotion du proche » [2002], dans René Derouin et Gilles Lapointe (dir.), *Les jardins du précambrien. Symposiums internationaux d'art in situ 2001-2006*, Montréal, L'Hexagone, 2007, p. 100 ; repris dans *Lectures des lieux*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2004, p. 23-24.)

résonne un peu durement : on le traduirait peut-être mieux par « réformiste »). Dans un article paru en 1991, donc antérieur à *Intérieurs du Nouveau Monde*, Sherry Simon juge le travail de Pierre Nepveu en des termes assez critiques, pour ne pas dire sévères ; elle écrit :

Échangeant le progrès et l'affirmation pour une éthique de la pluralisation et du doute, Nepveu affronte le dilemme de la valeur mais ne peut le résoudre. C'est dans cette impasse que le projet de Nepveu s'avère particulièrement instructif¹⁹.

Tout en reconnaissant que « le livre de Nepveu se jette énergiquement dans le vide laissé par la mort d'une certaine critique nationaliste²⁰ », elle perçoit « un certain malaise dans les remarques prudentes de Nepveu » et lui reproche d'utiliser « le vocabulaire du mysticisme et de l'irrationalité [...] alors même qu'il reconnaît ses réels dangers conceptuel et moral. En même temps il se refuse à juger négativement ce qu'il considère clairement être une représentation exacte du “stress culturel”, du “désordre” et de la “ritualisation” de la culture contemporaine²¹ ». Mais sa principale réserve tient au fait que Nepveu cherche toujours « dans les patterns textuels des architectures des espaces sociaux²² » : « la répugnance de Nepveu [*reluctance*] à prendre

¹⁹ Sherry Simon, « *Culture and Its Values : Critical Revisionism in Quebec in the 1980s* », dans Robert Lecker (dir.), *Canadian Canons. Essays in Literary Value*, Toronto, University of Toronto Press, 1991, p. 171 : « *Exchanging progress and affirmation for an ethics of pluralization and doubt, Nepveu confronts but cannot resolve the dilemma of value. It is at this blocking-point that Nepveu's project is particularly instructive.* » Je traduis.

²⁰ *Ibid.*, p. 174 : « *Nepveu's book [L'écologie du réel] throws itself energetically into the void left by the death of a certain nationalist criticism.* » Je traduis.

²¹ *Ibid.*, p. 177 : « *One senses in Nepveu's pondered remarks a certain uneasiness. He uses vocabulary of mysticism and irrationality [...] while recognizing its real conceptual and moral dangers. At the same time he refuses to judge negatively what he clearly considers to be an accurate representation of the “cultural stress”, “disorder”, and “ritualization”, of contemporary culture.* » Je traduis.

²² *Ibid.*, p. 174 : « *Nepveu also seeks in textual patterns architectures of social space [...]* ». Je traduis.

position consonne avec son approche conceptuelle : la culture n'est pas construite comme continuité ou comme valeur [...] mais plutôt comme un espace problématisé²³ ». Il est intéressant de voir que, sur cette question du rapport à l'espace et des valeurs précisément, une opposition symétrique, sinon dialectique, se dessine ainsi entre les « deux solitudes », car du côté des critiques francophones, on mettra surtout l'accent sur le fait que l'approche de la culture dans *Intérieurs du Nouveau Monde* s'impose justement comme une « aventure [qui] n'est pas d'abord spatiale mais celle de l'âme qui se cherche face au vide absolu de ce Nouveau Monde²⁴ » : on souligne donc, contrairement à ce que dit Sherry Simon, les valeurs (subsumées, il est vrai, dans le mot mystique et irrationnel d'« âme ») et l'éloignement de l'Amérique dans sa dimension spatiale pour une Amérique de l'intériorité, de l'écriture et de la culture. Traduire, comme le fait Sherry Simon, le projet de Pierre Nepveu en termes « spatiaux » équivaut à le dé-québéçiser pour le faire accéder à une pensée théorique (le pluralisme, etc.) « universelle » qui n'a que faire de ces questions nationales, toujours trop locales et « réductrices ». Mais elle méconnaît, ce faisant, l'affirmation la plus forte de Pierre Nepveu quant à la culture et à cet espace même : « Ce qui est premier, du point de vue de la culture, ce n'est pas l'espace, c'est la position que se creuse le sujet dans son monde et dans le langage. » (*INM*, 55) Dans ce croisement d'interprétations, il en va sans doute encore et toujours d'un certain « trafic des langues », d'une certaine traduction²⁵ de différences

²³ *Ibid.*, p. 178 : « *Nepveu's reluctance to take a position is consonant with his conceptual approach : culture is not constructed as continuity or as value [...] but rather as a problematized space.* » Je traduis.

²⁴ Robert Major, « L'invitation au voyage », *loc. cit.*, p. 587. Plusieurs critiques remarqueront également à quel point l'importance accordée aux femmes dans cette aventure intellectuelle, sinon spirituelle (au sens du maître mot « *Mind* » plutôt que de celui, à consonance plus théologique, d'« esprit »), marquait une avancée indiscutable : aux grands discours de l'Amérique épique et héroïque, d'autres voix venaient opposer un démenti : voix des mystiques, des saintes, des recluses et des partitions amérindiennes...

²⁵ S'agissant de traduction, je voudrais ajouter que celle-ci peut parfois aller plus loin et ajouter à la langue d'origine, suscitant des lectures plus intéressantes de l'œuvre. Tel me semble le commentaire que fait David Solway du titre de *Lignes aériennes* et de sa

culturelles, mais peut-être aussi de ce que j'évoquais plus haut au sujet du rapport ambivalent de Pierre Nepveu à assumer la négativité dans toute sa radicalité.)

« On ne sait plus si ce monde-ci est nouveau ou très ancien, s'il est vaste ou s'il n'est pas au contraire infiniment petit » (*INM*, 61), observe le critique au sujet des poèmes d'Emily Dickinson : c'est par ce changement d'échelle, cette qualité d'égarément également qu'on entre en pays, ou en état de poésie, comme il l'écrit dans son avant-propos à ses chroniques, où il livre souvent de précieux indices quant à son propre art poétique : « Sans doute le sentiment de vertige ou d'égarément, l'impression de nous trouver en pays étranger sont-ils au plus fort lorsque l'auteur nous est inconnu, parce qu'il publie son tout premier livre et qu'il dérouté plus ou moins nos expériences antérieures de lecture. » (*P*, 9) Ainsi, plusieurs traits relevés par Pierre pour les poètes qu'il commente dessinent aussi bien en creux son propre autoportrait.

traduction par Judith Cowan : « *His title, of course, is a sort of implicit homily, a calembour that mimes precisely that sense of multiple awareness lacking in its subject, suggesting as it does airlines and their routes, a series of pneumatic verses recording the poignancy of the affair, indentations or bights (à la ligne) that cut into substance, and perhaps the notion of issues or results (lignées) – in this last case absurd and misbegotten. / [...] Cowan's Mirabel is a matching tour de force, its title (like its theme) also meant to reverberate in the reader's mind, possibly echoing, as it seems to me, the second part of James Merrill's celebrated trilogy The Changing Light at Sandover, entitled Mirabell's Books of Number, which details, in Merrill's own volant lines, "where the fruit of infelicity / Once glittering whole, has rotted away to this / Inky pit". (One thinks as well of Spenser's Mirabella from the Faërie Queene, doomed to carry a leaky bottle constantly refilled with tears.) While Mirabel follows Nepveu's template arrangement and paranomastic subtlety to the letter, it achieves a syncretic and quite original transposition from the brooding and plangent modalities of the French into what is for the most part a limber and vigorous English that releases its own ripple effect of allusion and intimation. » (David Solway, « Translation Attains Flight » [sur *Mirabel*, de Pierre Nepveu, translated by Judith Cowan, Signal Edition], *Books in Canada*, vol. 34, n° 1, janvier-février 2005, p. 26.)*

Par exemple, quand, avec *Quelque chose noir* de Jacques Roubaud, il cède pour une rare fois à ces superlatifs qu'il tient partout ailleurs en haute suspicion (« Je suis avare de superlatifs parce qu'ils sont trop souvent racoleurs et faussement rassurants », [P, 79]). Pourquoi ? Parce qu'il s'agit de ce qui lui importe au plus vif : « Penser la disparition ». « Je n'ai pas lu, depuis longtemps, un livre de poèmes aussi bouleversant, épithète malheureusement trop tapageuse, trop spectaculaire, pour quelque chose qui relève avant tout de la "méditation", sans cette stupéfaction muette ni ces déversements de pathos auxquels on associe trop souvent dans la vie courante l'expression du deuil. » (P, 87) De Roubaud, il admire aussi cette capacité de passer la ligne du poème, qui n'est pas sans faire écho à l'esthétique mise en œuvre dans *Lignes aériennes* et dans *Romans-fleuves* : « C'est de la prose, du récit, qui ne cesse de redevenir poème par le pouvoir de soudaines interruptions, par des changements subits de registre. » (P, 90) Des poèmes de Vittorio Sereni, chez qui « tout se présente de façon oblique, fuyante, intermittente », et dont même la culpabilité, « chuchotée par une voix intérieure, semble se dérober au moment même où elle attaque », Pierre Nepveu souligne qu'« [i]l n'y a guère ici d'obscurité : plutôt surcroît de transparence et de précarité » (P, 94), qualité qui est aussi celle de son écriture propre. (Plusieurs commentateurs ont loué cette qualité chez lui, écriture *immédiatement* (un mot qui lui importe...) classique, qui semble couler de source, sans effort²⁶ : mais il ne faudrait pas croire que cette clarté méconnaît pour autant le sombre...) De A. M. Klein, il cite ce titre, « *Portrait of the Poet as Landscape* » (P, 144), qui pourrait en effet bien convenir à l'auteur de *Lectures des lieux*, toujours attentif aux « paysages du

²⁶ Tout récemment encore, Rosalie Lessard notait : « il se dégage de ses textes une évidence, une apparente facilité. L'écriture est toujours claire, nuancée, et dépouillée du jargon théorique superflu. » Notant son goût pour le « détail matériel » plutôt que pour la sécheresse du concept, elle remarquait avec justesse, au sujet de la « manière Nepveu », qu'elle est « dialectique, en clair-obscur », faisant son « assise d'une poignée de vers qui condensent avec élégance ce que le récit, elliptique, ne se résout pas à mettre en prose ». (Rosalie Lessard, « Pierre Nepveu, *La poésie immédiate. Lectures critiques* », *loc. cit.*, p. 195-196.)

sujet²⁷ ». On retrouve également quelque chose de fondamental, j'oserais même dire d'ontologique, de sa position comme poète dans la reconnaissance qu'il accorde à la « conscience sidérée » d'André Brochu, « cherchant à faire le point, à retrouver sa position exacte sur la carte » (P, 159). Ou encore dans la légèreté de ton d'un Jean-Pierre Guay, dont il apprécie le fait qu'« il note, observe, commente, à même un discours où abondent des tournures [...] qui marquent une délibération avec soi-même ou avec un interlocuteur virtuel et qui préviennent en tout cas toute enflure, toute rigidité du phrasé » (P, 175). Et on entrevoit encore sa silhouette se profiler quand il remarque, au sujet de « la banalité singulière de [Robert] Melançon [qui] n'est ni celle de Michel Beaulieu, ni celle de Jacques Brault, ni encore celle du François Charron des années récentes », que « [l]a fatalité y a des airs de douceur, la vie personnelle s'y expose pudiquement comme dans un jardin cultivé qui prend le temps qu'il faut pour donner des fruits. L'absence d'excès, dans la joie comme dans la souffrance, finit par dégager une émotion fine : c'est que la forme, le parti pris de justesse et de mesure sont sentis par le lecteur comme une résistance à l'effritement et à l'extinction » (P, 224).

Mais plus que tout autre trait, le rapport au sens de Pierre Nepveu – ce sens auquel il tient tant, jusqu'à le choisir comme titre de la rétrospective de son œuvre poétique : *Le sens du soleil* (dans tous les sens du mot : sensibilité, sensualité tout autant qu'intelligibilité) – peut être saisi dans ce qu'il écrit de la recherche véritable des *Rabatteurs d'étoiles* d'une Rachel Leclerc par exemple, dont il dit qu'elle ne se trouve pas au-delà, dans quelque contenu, mais dans « la conscience qui veille sur la narratrice et l'engage à plonger dans l'inconnu de la vie, pour s'y retrouver », « dans cette intégrité du sujet qui parle, dans ce patient exercice d'attention et de mémoire, développé avec les seuls moyens du poème » (P, 160). Ce mouvement de perte et de plongée est peut-être l'attitude poétique et éthique (c'est la même chose) la plus insistante dans l'œuvre de Pierre Nepveu, et tout particulièrement dans les deux livres qui me retiennent ici : il s'agit bien toujours d'une intériorisation, difficile et jamais assurée, mais « assumée dans la

²⁷ Expression retenue comme titre d'un chapitre d'*Intérieurs du Nouveau Monde*.

difficulté d'être et d'habiter » (*P*, 194), recommencée, comme dans les derniers vers de *Lignes aériennes* – « Là-bas dans la maison de vieilles pierres / une lampe se rallume sur un livre d'heures / à la tranche dorée et aux images fertiles / qu'un homme fatigué rouvre le soir / pour y entendre sa propre voix / réciter la fin d'un monde / et son recommencement » (*LA*, 109) –, ou dans cette expression de Serge Patrice Thibodeau, *Nous l'étranger*, où l'installation du poème, si elle advient jamais, n'est pas stabilisée à demeure :

L'étrangeté acadienne s'affirme dans cette mémoire de la demeure dévastée : mais ce beau titre, *Nous, l'étranger*, indique assez que le poème ne clame pas une installation ou une familiarité reconquise une fois pour toutes, mais fait plutôt de l'acte d'habiter une nouvelle aventure. « Il n'y a pas de pays », dirait un personnage de Jacques Brault : il y a l'ici comme approche, aventure, approximation, demeure promise, perdue, retrouvée. (*P*, 195)

Intérieurs du Nouveau Monde traverse toutes les Amériques – française, américaine, acadienne, sud-américaine, amérindienne –, et si le périple semble s'arrêter, comme je l'ai dit, à São Paulo, à la vérité, ce n'était encore qu'une étape du « non-voyage », qui devait se poursuivre quatre ans plus tard et trouver son point d'aboutissement ultime – il vaudrait mieux parler d'accomplissement : mais comment utiliser ce mot au sujet d'un projet, Mirabel (quel nom « prédestiné » : « Regarde, *mira*, le beau mirage !), se soldant par un échec aussi retentissant ? – dans *Lignes aériennes*. Car, en effet, Mirabel, ce projet d'aéroport qui mena à tant de vies expropriées et qui ne prit jamais son envol, apparaît bien comme la « plaque tournante²⁸ » de l'Amérique, son (non-)lieu

²⁸ Cette phrase est reprise comme « légende » du texte de Pierre Nepveu dans *Les jardins du précambrien*. « “La porte de l'Amérique” : Mirabel allait être une plaque tournante entre l'Europe et le Nouveau Monde, faire la jonction entre ciel et terre, entre terre et ciel – et on peut imaginer que, pour plusieurs, ce rêve constituait une douce revanche contre notre exigüité et notre précarité sur ce continent. » (Pierre Nepveu,

métonymique le plus significatif dans son non-sens même. Dans un entretien, Pierre Nepveu confiera au sujet de ce recueil que c'est celui « dans lequel [il] a mis le plus de [lui]-même, [qu']il se rapporte étroitement à des souvenirs d'enfance²⁹ ». Il décrit en des termes très évocateurs – rien de moins qu'une illumination – la manière dont ce projet d'écriture s'imposa à lui quand, au moment de sa participation au Symposium de la Fondation René Derouin en 2002, il sera amené à réfléchir après coup de nouveau au sens que ce lieu eut pour lui :

Cela s'est passé pour moi un dimanche de septembre, quand l'été s'attardait encore sur les champs et dans les sous-bois. [...] J'étais allé jusqu'à l'aérogare, j'y avais flâné un moment pour en éprouver une fois de plus l'immensité vacante et insensée. Puis, reparti, je m'étais dirigé vers quelques villages oubliés, en passant avec amertume devant la *maison Nepveu*. Je roulais à présent entre deux villages, sur une route qui s'appelle la côte des Saints, non loin d'une autre route au nom plus céleste encore, la côte des Anges. [...]

C'est à ce moment que j'ai vu, que j'ai cru voir, à quelques kilomètres à peine de la grande piste bétonnée, la lumière de Mirabel. J'en parle comme d'une apparition, d'un surgissement sacré. C'était en tout cas, quelque chose du ciel qui tombait sur la terre, ou quelque chose de la terre qui désirait le ciel. Ce n'était plus tout à fait, plus seulement un lieu d'Amérique : c'était simplement un lieu proche, presque la brûlure d'une présence, et, au même instant, un creux irrépressible. Mirabel, parcouru, vu, touché, raconté, remémoré. Mirabel se dérobaient encore³⁰.

« Retour à Mirabel ou l'émotion du proche », dans *Les jardins du précambrien*, *op. cit.*, p. 96 ; *Lectures des lieux*, *op. cit.*, p. 19.)

²⁹ « Pierre Nepveu : écrire pour aménager le réel. Entrevue avec Francine Bordeleau », *Lettres québécoises*, n° 117, printemps 2005, p. 8.

³⁰ Pierre Nepveu, « Retour à Mirabel ou l'émotion du proche », dans *Les jardins du précambrien*, *op. cit.*, p. 100-101 ; *Lectures des lieux*, *op. cit.*, p. 24-25.

On ne peut qu'être frappé par cette image d'« apparition », de « surgissement sacré » : « quelque chose du ciel qui tombait sur la terre, ou quelque chose de la terre qui désirait le ciel », cette image verticale, de chute et d'élévation à la fois, traduit on ne plus fortement le caractère mystique de ce qui est en jeu dans cette expérience du vide où se trouve approfondi un travail de deuil souvent poignant, qui relie, du recueil d'essais au poème, deux figures féminines, celle de Marie de l'Incarnation, à qui Pierre consacre des pages si belles (ce sont mes préférées dans toute son œuvre avec ce qu'il a écrit sur Emily Dickinson et la lettre A de *The Scarlett Letter* de Hawthorne) et celle de cette femme de ménage qui, contrairement à Emily, « ne sait plus redonner du brillant aux choses domestiques ». Les mots que Pierre lui prête sont au plus près des pensées de Marie de l'Incarnation, seul le décor change, des étendues de neige de la Nouvelle-France aux couloirs glacés et stalles désaffectées de l'aéroport vide :

Ne cherchez pas mon nom. Ne ramassez pas les boutons tombés de ma robe. N'écoutez que ma voix qui résonne le long du couloir glacé, si haut perchée qu'on croirait que l'email va craquer, si forte que les oiseaux dehors hésitent en longeant la piste vers les lieux maternels où les couvrira le vert miraculeux d'un autre printemps. La foule m'a quittée, peut-être ai-je eu un seau et un balai dans une autre vie, je ne sais plus. Je ne suis de ce monde que par erreur, je traîne au bout de ce siècle avec des valises oubliées dans une salle de contrôle où les lumières sont éteintes, où les gardes de sécurité ont laissé leurs gants noirs sur le comptoir brillant. Tournez le dos à ma vie, elle ne vous touche plus. [...] (LA, 67)

Assise un moment, ceinturée d'email et de chrome, bardée de robinets qui coulent et de portes qui veillent sur la nuit obscure des graffitis. Mots pointus, mots de sperme, mots du désir livré nu aux tuiles froides et aux cloisons qui tintaient quand des doigts inconnus y pianotaient une étrange musique. [...] Je me berce dans une stalle qui sent l'urine et le

désinfectant. Je n'ai rien effacé. Je ne sais plus être la femme d'entretien qui redonne du brillant aux choses domestiques. (LA, 70)

Cette « stalle qui sent l'urine et le désinfectant » remplace les stases de Marie de l'Incarnation, cette religieuse mystique dont la découverte du Nouveau Monde aura été essentiellement imaginaire, « littéralement phantasmée », projection imaginaire d'un désir infini que l'essayiste imaginera à son tour en poète inspiré. Je ne peux en effet m'empêcher de voir dans cette femme de ménage anonyme errant dans le vaste aéroport désert la réincarnation, la figure revenante de Marie de l'Incarnation, celle dont Pierre imagine – invente – au sens fort du terme la vie quand il écrit cette scène épiphanique :

Dans ce lieu humble, étroit et obscur, la vie déborde, presque insoutenable de force. Une douce jeune fille se tient parmi le remuement des bêtes dans la pénombre, elle respire l'odeur âcre du poil et du fumier, écoute les piaffements et les hennissements, remplit en même temps par la crainte de voir surgir un homme qui pourrait profiter d'elle. Mais elle est transportée déjà dans un autre monde, pâmée d'amour et d'agonie, l'âme arrachée à son propre corps, emportée vers celui qu'elle appelle amoureusement, parfois presque impudiquement, « mon Bien-Aimé ». (INM, 32)

De l'« Admirable néant » à Mirabel, ce « néant qui avait la folie des grandeurs³¹ », il n'y a qu'un pas, une ligne plutôt, aérienne elle aussi, même si elle est en pointillé comme sur « le papier mince comme un patron de robe » (LA, 40) des plans d'architecte³². Ce qui

³¹ Cité par David Solway, « Translation Attains Flight », *loc. cit.*, p. 26. Je n'ai pas retrouvé cette citation dans *Lignes aériennes*.

³² Toute la cartographie toponymique de Mirabel – « Rang Sainte-Marie », côte des Saints, côte des Anges, etc. – souligne aussi ce tracé d'*Intérieurs du Nouveau Monde* à *Lignes aériennes*, de même que le titre de certains poèmes, tels « Nouveau monde » ou « Intérieur ». Mais la résonance entre les deux œuvres ne se limite évidemment pas à ces quelques signes.

relie les deux ouvrages et qui fait du second la transposition poétique de plusieurs motifs analysés dans *Intérieurs du Nouveau Monde* quant au vide, au dénuement, à la pauvreté³³, passe de la terre au ciel, et du ciel à la terre, et était déjà sensible dans le passage que j'ai cité plus haut au sujet de la lumière du paysage, expérience de reconnaissance (de grâce et de gratitude), intemporelle et instantanée, immédiate, à la fois, qui fait qu'on se sent soudain en pays de connaissance. « La lumière d'un lieu est l'excès de ce lieu même, ce par quoi ce lieu proche nous échappe infiniment, nous redonne l'immensité d'un lointain, l'ampleur d'un ciel, là où le moment de la présence rayonne jusque dans l'intemporel. En un mot, cette lumière est ce qui nous reste pour nommer la transcendance³⁴. » Cela se passe, cela advient quand Pierre Nepveu écrit des vers comme ceux-ci :

Derrière une porte en verre dépoli
j'ai entendu les sanglots d'une femme
et cette souffrance venue d'un pays lointain
a doucement habité mon corps
comme une vieille amie rentrée au logis,
une souffrance sans nom et sans visage
dans un monde de causalités folles
et d'explications sans substance. (« Solitude », *LA*, 52) ;

ou quand il parle de cet espace vacant, de cette « immense cage claire / dont la structure aérienne allégera l'esprit », baies vitrées que nous « frôlerons de nos corps chauds » « pour y laisser une empreinte à peine visible de nous-mêmes » (*LA*, 32-33) :

Nous sommes à midi au sommet d'une saison dont l'intérieur
est glacé. L'aérogare est si vide que j'actionne les chasses

³³ Dans sa préface à *L'Homme rapaillé*, Pierre Nepveu note que Gaston Miron « parle d'un néant qui n'est déjà plus, d'une pauvreté déjà enrichie de quelques mots, quelques gestes décisifs, si incohérents soient-ils » (cité dans *Histoire de la littérature québécoise*, *op. cit.*, p. 382).

³⁴ Pierre Nepveu, « Retour à Mirabel ou l'émotion du proche », dans *Les jardins du précambrien*, *op. cit.*, p. 100 ; *Lectures des lieux*, *op. cit.*, p. 24.

d'eau, en secret, pour l'écho de leur chant mauvais, puis je m'enfuis au fond des miroirs clairs, j'y prends des vacances, hors de moi, hors de tout, pour retrouver le paysage, avec un enfant qui lance des cailloux dans la rivière du Nord ou quelque ruisseau lointain où je baignais mes pieds de jeune fille. (LA, 68) ;

ou encore quand, sous une autre voix, il fait entendre cet appel :

je voudrais qu'écouter soit un pur éveil,
voir, une caresse plutôt qu'un appétit,
et marcher même, marcher,
un vertige immobile, un enfoncement
dans la terre osseuse, (LA, 16)

Il se tient alors lui aussi, immobile et en éveil, dans la même stase que Marie et Emily.

[...] moi le voyageur inconnu prêt à poser sa tristesse sur le seuil d'une porte, en rêvant au calme sec des granges pleines de foin et de mouches. (LA, 25)

Tendrement, il est entré dans la chambre nue d'Emily, il a ouvert ses yeux sur le vide, il a vu ce qu'elle a vu de son *point de vue* : Elle écrit : « J'ai entendu une Mouche – en mourant / Le Silence dans la Chambre / Était comme le Silence dans l'Air – / Entre les Roulements du Tonnerre ». Il entend et répond : « Entre la vie et la mort, cette mouche est pendant un instant tout ce qui existe, comme une absurde et obstinée frontière. Puis le monde s'éteint dans des yeux qui ne peuvent plus voir. » (INM, 68) Une mouche, ailes bleues, ailes vertes irisées, a volé, elle est venue se poser dans son vers, elle a traversé tout cet espace pour trouver enfin un abri sur cette ligne.

Tu conçois simplement cela, avec toi-même au milieu : une immense boîte secouée dans tous les sens, brassée depuis la nuit des temps, non pas par la main de Dieu (car tu ne crois pas en quelque volonté divine ayant réglé la Création), mais une boîte qui s'agite d'elle-même, comme si elle était un grand corps saisi de spasmes incontrôlables. Tu contemples tes mains sur la table, le cyprès à ta fenêtre, droit comme un cierge, et une immense exultation te saisit : tout cela jusqu'aux nuages, tout cela, oui, est un même souffle acharné, un même déluge de particules, une danse frénétique qui ne connaît ni frontières ni limites de temps. Certains ont prétendu que tu étais fou, d'autres que tu avais mis fin à tes jours, par désespoir de n'être que matière, perdu sans raison dans le cosmos immense. Mais non, mon cher Lucrèce, ils se trompaient. Tu étais assis à ta table et l'infini te traversait. Son souffle était le tien. Tu vivais d'infini. Et tu souriais devant tant de tranquillité apparente, en attendant la fin³⁵.

Ce magnifique passage, tiré de la « Lettre à Lucrèce », « Post-scriptum » qui clôt *Lecture des lieux* – décidément, Pierre aime bien achever ses livres par l'envoi d'une lettre, « Lettre d'adieu » comme dans *Intérieurs du Nouveau Monde*, ou lettre *ouverte*, la plus ouverte possible, comme ici –, me permet à mon tour de ne pas finir ce texte, ou plutôt de lui donner cette forme, matérielle et immatérielle, du sourire, qui revient, ce n'est pas un hasard, à la fin d'*Intérieurs du Nouveau Monde* où, tenant sa fille nouvelle – c'est elle, le Nouveau Monde – dans ses bras (« Je la tiens dans mes bras et je lui chante une chanson qui parle d'un autre printemps, celui de mon pays boréal, quand le mois de mai fleurit et que les filles sont belles. Je lui chuchote : viens, nous allons faire un voyage vers le nord et habiter un autre coin du Nouveau Monde » [INM, 358]), il lui sourit³⁶. L'ouverture d'un poème, de vers

³⁵ Pierre Nepveu, *Lectures des lieux*, op. cit., p. 248.

³⁶ Le sourire sur le visage des voyageurs américains a une forme particulière, celle que lui imagine Carlos Drummond de Andrade : « Ce sourire n'est pas radieux, pas complètement dégaï. C'est le sourire de la douleur surmontée, de la solitude à l'écoute d'autres solitudes, c'est le sourire du désenchantement devenu sagesse. » (INM, 350)

ou de prose peu importe pour autant qu'on y sente la pensée vive y
battre, a cette forme-là.